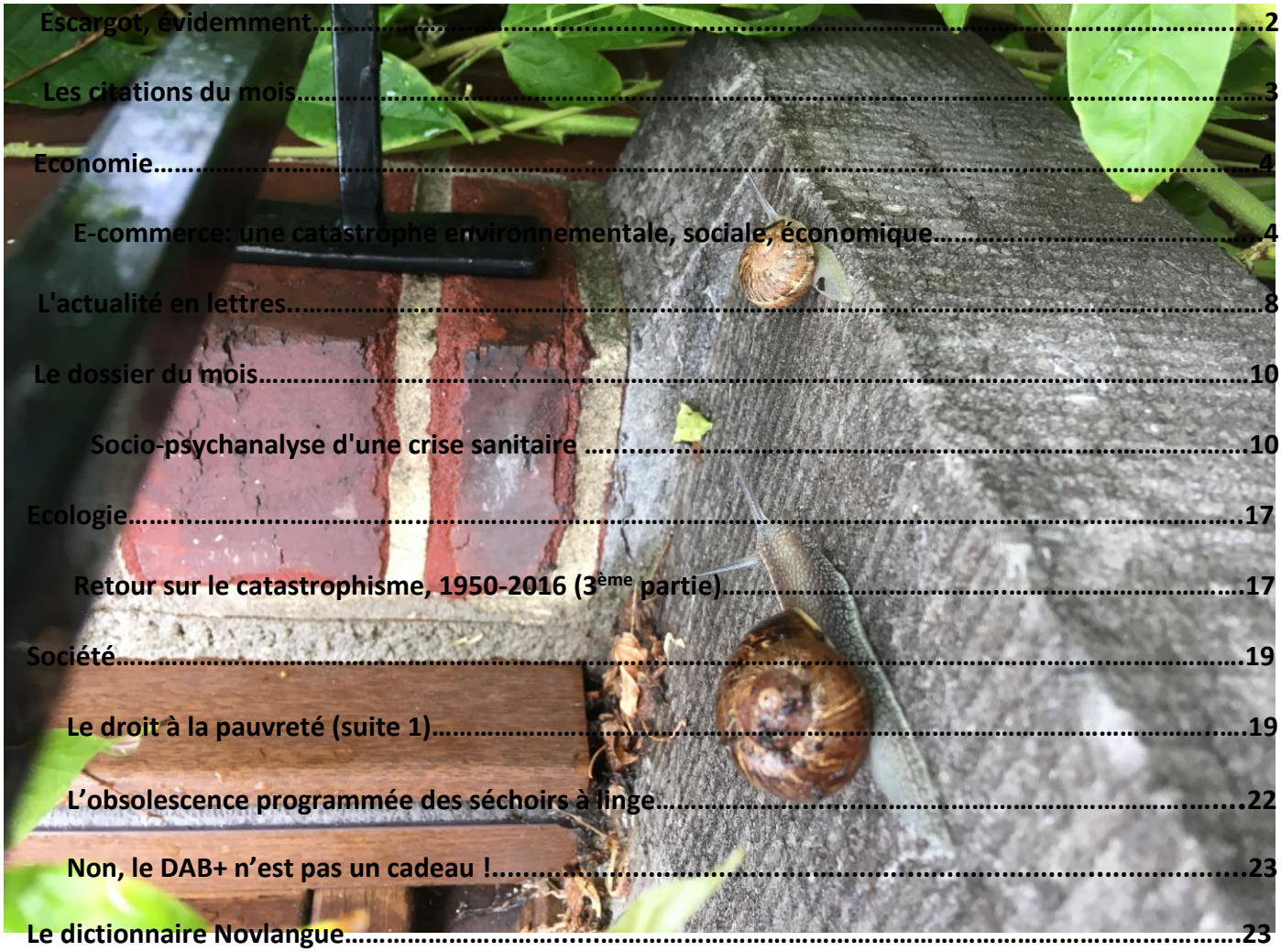
L'Escargot déchaîné

Journal du mouvement politique des Objecteurs de Croissance

N° 42 – Janvier 2021

Prix libre



Escargot, évidemment.....2

Les citations du mois.....3

Economie.....4

E-commerce: une catastrophe environnementale, sociale, économique.....4

L'actualité en lettres.....8

Le dossier du mois.....10

Socio-psychanalyse d'une crise sanitaire 10

Ecologie.....17

Retour sur le catastrophisme, 1950-2016 (3ème partie).....17

Société.....19

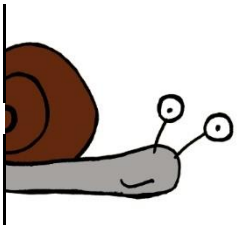
Le droit à la pauvreté (suite 1).....19

L'obsolescence programmée des séchoirs à linge.....22

Non, le DAB+ n'est pas un cadeau !.....23

Le dictionnaire Novlangue.....23

Adhérer 24



Édito

Escargot, évidemment

Le moins que l'on puisse dire de 2020, c'est que cette foutue COVID-19 aura chamboulé pas mal de monde, et même nous au sein du mpOC, en nous empêchant de tenir nos précieuses rencontres, entre objecteurs de croissance, mais aussi avec ceux et celles qui construisent déjà d'autres possibles. Il a fallu chaque jour inventer, réinventer encore d'autres manières de faire sens et de partager nos idées, malgré nos dispersions territoriales. Souvent, très souvent, trop souvent, nous sommes restés démunis. C'est que dans ce chemin bizarre qui nous amène à quitter une civilisation et n'entrevoyant à peine une autre, une chose plus que toute autre nous est essentielle : le lien entre humains, parce qu'il nous permet d'échafauder, d'échanger, de construire et d'expérimenter, dans les symboles et la réalité de la vie, la bifurcation sociétale à réaliser.

Malgré ces chamboulements, en dépit d'eux, voire à cause d'eux, la nécessité de cette bifurcation a non seulement persisté, elle a même réalisé des percées sociologiques importantes au point que la « Grande Réinitialisation »[1] sera le thème du prochain sommet convoqué par le Forum Économique Mondial en janvier 2021. Rien que ça ! Et pourtant, lorsqu'on y regarde de plus près, on voit bien que le constat n'est identique qu'en apparence et que c'est bien encore du même que certains tentent de nous resservir, nouvelles technologies en tête.

Déjà l'expression même « Grande Réinitialisation » est troublante. C'est un drôle de nom pour une bifurcation, comme si réinitialiser le vieux logiciel croissanciste allait mettre fin à la non-durabilité de notre ancien système et intégrer notre responsabilité, non seulement à la hauteur des attentes des plus jeunes d'entre nous, mais encore envers l'humanité toute entière.

On assiste donc bien à un chassé-croisé idéologique entre les tenants du vieux logiciel tout à leur profit et les autres groupes en révolte contre celui-ci, tant il génère de l'inégalité en plus de nous pousser dans l'horreur climatique et la perte irrémédiable à court terme de nos précieux écosystèmes. Sous les apparences d'un « *J'ai compris, on va changer* », les armes se forgent pour défendre les territoires de la croissance et l'illusion du progrès technologique, 5G en tête, mais pas seulement. À cet égard, il suffit de lire *Les gardiens de la raison, enquête sur la désinformation scientifique* de Stéphane Foucart et alii[2], pour s'en rendre compte. La guerre contre l'écologie est non seulement déclarée, mais bien structurée à travers une stratégie dûment conçue et organisée. Il ne s'agit ni de réactions épidermiques, ni individuelles, contre divers concepts qui viennent bousculer l'ancienne vision de la réalité (réchauffement climatique, limites des systèmes…), mais bien d'une armée montée pour créer du trouble au nom d'une soi-disant « liberté » et de sa nécessité absolue.

Alors que faire ?

La décroissance est la seule option philosophico-politique avancée à même de nous permettre de trouver des points de repère et de construire des alternatives.

Plus que jamais, celle-ci doit continuer à exister sur nos territoires, avec ses analyses, ses propositions, mais aussi ses expérimentations concrètes, car ce sont ces dernières qui montrent que non seulement les alternatives existent, mais qu'elles sont praticables et souhaitables.

Alors en 2021, portons plus que jamais et fièrement notre escargot. En ce qu'il nous permet de nous identifier entre nous lorsque nous nous croisons, mais aussi d'afficher publiquement le chemin que nous poursuivons, malgré et en dépit de la confusion sociétale dans laquelle nous sommes contraints de vivre.

Michèle Gilkinet

---

[1] *https://fr.weforum.org/press/2020/06/la-grande-reinitialisation-un-sommet-unique-pour-debuter-2021/*.

[2] Stéphane Foucart, Sylvain Laurens, Stéphane Horel, *Les gardiens de la raison - Enquête sur la désinformation scientifique*, septembre 2020, Éditions La Découverte, Cahiers libres, 23€.

Les citations du mois

« La séparation entre sciences du psychisme et sciences de la société est fatale à la compréhension du psychique et du social. »

Bernard Lahire (sociologue français)

« La dynamique démocratique renforce deux grands principes du monde moderne qui, l'un et l'autre, refusent l'idée même de limite en même temps qu'elle est renforcée par eux : le progrès scientifique et le capitalisme.»

Dominique Shnapper (sociologue et politologue française)

« Car en maternant au-delà du temps nécessaire, en se donnant comme seul objectif d'éducation que l'enfant ne manque de rien, et en trouvant l'appui de cette position dans le discours sociétal néolibéral qui prétend précisément fournir ce qui permet de ne manquer de rien, c'est la capacité à renoncer à l'immédiateté, au « tout tout de suite », qui sera littéralement entravée. »

Jean-Pierre Lebrun (psychanalyste belge)

« La question du pouvoir d'achat ne s'est pas imposée par hasard dans le débat public. Ce mot-poison empêche de remettre en cause la consommation et enferme les luttes sociales dans la revendication d'un toujours plus. La décroissance n'est pas se serrer la ceinture mais inventer un autre pouvoir.»

Paul Ariès (politologue français)

«L'utopie ne consiste pas, aujourd'hui à préconiser le bien-être par la décroissance et la subversion de l'actuel mode de vie ; l'utopie consiste à croire que la croissance de la production sociale peut encore apporter le mieux-être, et qu'elle est matériellement possible.»

André Gorz (philosophe français)

« Il faut décontaminer l'information. Et réclamer une décroissance de son volume. Moins d'infos, mais mieux d'info. »

Ignacio Ramonet (journaliste espagnol,
ancien directeur du *Monde Diplomatique*)

Économie

E-commerce : une catastrophe environnementale, sociale, économique...

Lors de la crise sanitaire, certains se sont réjouis du recours accru aux circuits courts. Hélas ! le commerce qui a surtout profité du confinement est le commerce en ligne : celui-ci a gagné des parts de marché et des milliards de dollars. Le patron d'Amazon est devenu à mi 2020, l'homme le plus riche du monde[3]. Grand bien lui fasse… mais c'est malheureusement aux dépens de milliards d'humains…

Si l'e-commerce suppose toujours une transaction entre un vendeur et un acheteur, il existe de multiples variantes de ce type d'échange contractuel entre partenaires via l'internet. Voyons d'abord ces différents cas de figure.

Les variétés de relations vendeur-acheteur

Les variétés de relations commerciales en ligne peuvent concerner divers acteurs. On classe souvent ainsi :

- échange électronique entre entreprises et gouvernement, appelé B2G, acronyme anglais de *business to governement* (d'entreprise à gouvernement) ;
- commerce électronique entre entreprises, souvent appelé B2B, acronyme de *business to business* (d'entreprise à entreprise) ;
- échange électronique entre une entreprise et ses employés (appelé aussi Intranet), B2E, acronyme de *business to employee* (d'entreprise à employé) ;
- commerce électronique entre particuliers, C2C, *consumer to consumer* : il s'agit de sites web de vente en ligne entre particuliers (par exemple e-Bay ou Le bon coin).
- commerce électronique à destination des particuliers, ou B2C, *business to consumer* (d'entreprise à consommateur ou à client).

C'est ce dernier type de commerce, dont vous et moi sommes la cible, que nous entendons étudier quant à leurs effets positifs ou carrément nuisibles.

De façon un peu subjective, nous pourrions classer les types de produits services vendus selon leur pertinence ou, *a contrario*, leurs effets désastreux pour l'environnement, le social et l'économique.

- Le tourisme et les voyages : il paraît cohérent et efficient de réserver en ligne des billets de train ou d'avions, des locations d'hôtels, de Bed and Breakfast ou de gîtes (à condition qu'ils ne soient pas AirBnB) en ligne. Cela évite des déplacements inutiles et permet de gagner du temps à l'arrivée. Il faudrait toutefois veiller à ce que les réservations se concrétisent par des billets imprimables sur papier et non pas par ces technologies sur smartphone qui obligent à disposer de ces outils coûteux et à l'impact environnemental désastreux. Pour ce qui est des locations de vacances, on évitera évidemment de passer par les centrales de réservation telles Booking ou Tripadvisor qui prélèvent au passage des commissions léonines au détriment des lieux de séjour : on trouve quasi toujours sur internet les coordonnées du lieu où vous souhaitez séjourner, ce qui vous permet d'entrer en contact direct et de faire des économies. Contacter directement l'hôtel ou le gîte est aussi bien plus convivial.
- La culture : les billets de théâtre, de conférences et autres activités culturelles sont aussi des achats qui présentent des avantages achetés en ligne, car ils permettent d'éviter déplacements inutiles.
- La location de films (Netflix) ou de musique (Spotify, Deezer, YouTube Music, Amazon Music…) en *streaming* est plutôt pratique, même si cela conduit les cinémas et artistes vers la faillite.

[3] Au 31 août 2020, la fortune personnelle de Bezos, atteignait 200 milliards $, soit 85 milliards de plus qu'un an auparavant... Cet enrichissement de 74% est surtout dû à la montée du cours en bourse de ses actions Amazon. Le « pauvre » Bill Gates, second au classement de Bloomberg, ne possède « que » 124 milliards $. NDLR : depuis janvier 2021, les Actions de Tesla ayant explosé, Elon Musk a ravi la première place avec 1 ou 2 milliards d'avance.

- Le développement de photos ou la commande de produits d'imprimerie (faire-part, cartes de visite, affiches…) sont aussi possibles et positifs si réalisés en ligne, à condition que vous vous adressiez à des sociétés géographiquement proches de chez vous (problème de l'enlèvement ou de la livraison).
- Réserver en ligne des prestations de services à domicile (ménage, travaux, bricolage, coiffure…) est également une pratique qui peut présenter certains avantages.

Mais là où l'e-commerce devient très problématique, c'est quand il se mêle de proposer la livraison à domicile d'objets plus ou moins lourds (plus les objets sont volumineux, plus l'e-commerce est nuisible). Cela avait débuté avec des objets culturels tels les livres, les CD, les DVD (secteur qui a permis à Amazon de croître et prospérer) où l'amateur avait la possibilité de commander dans un éventail d'offres évidemment bien plus large que n'importe quel magasin physique. Mais peu à peu la gamme s'est élargie : on peut aujourd'hui acquérir en ligne, des appareils technologiques, des jouets, des vêtements, des meubles et, évidemment, la palette apparemment infinie des gadgets fabriqués à bas coûts dans le pays-usines où la main-d'œuvre est surexploitée. Récemment, on va même jusqu'à proposer de l'alimentation. Pas étonnant que l'on peut qualifier l'e-commerce de supermarché en ligne, *market place* comme le nomme le *globish* à la mode.

Voyons en détail les trois types de nuisances générées par l'e-commerce.

Aberration environnementale

D'évidence, l'e-commerce va à l'exact opposé de ce prônent les écologistes. Ici, pas de circuit court, pas d'économie dans les transports, mais au contraire souvent des milliers de kilomètres parcourus par les objets achetés en ligne. Et non seulement les distances sont augmentées, mais les livraisons au domicile de chaque client multiplient les trajets, souvent avec des moyens de transport disproportionnés. En profitent largement les sociétés de livraison et parfois les services postaux, mais au prix d'émissions de CO2 gigantesques. Certes, les pizzas livrées en vélo par les coursiers sont moins énergivores, mais on assiste là à la dérive de l'ubérisation, cette forme de néo-esclavagisme hypermoderne qui mérite des articles à soi seul. De plus, comme un argument de vente majeur de l'e-commerce est le « *Tout, tout de suite* », les livraisons à longue distance ne se font pas par les moyens de transport les plus rationnels, mais on recourt souvent à l'avion ou au camion plutôt qu'au bateau ou au train.

Les objets livrés devant résister aux inévitables chocs des livraisons, ils sont emballés, protégés, surprotégés. Non, seulement c'est un gaspillage insensé de matières, mais dans les régions où l'on développe la collecte et le recyclage des déchets, on assiste à l'explosion des quantités de cartons qui souvent portent le sourire niais de la firme la plus connue du secteur. On ne sait plus qu'en faire et les filières papier/carton sont débordées.

Enfin, comme tout commerçant, l'e-commerçant doit accepter le retour d'une commande abîmée, non conforme ou non appréciée (ce qui est d'autant plus fréquent que l'on n'a pas vu l'objet acheté en réalité, mais seulement une image virtuelle sur un écran). Retour donc sur une bonne distance jusqu'à l'entrepôt de répartition le plus proche où… l'on ne va pas consentir le coût d'un aller-retour jusque chez le fabricant et où, donc… on détruit souvent le produit retourné. Vous avez dit « *gaspillage organisé* » ?

Destructions sociales

Les reportages sur les conditions de travail dans les immenses hangars où l'on trie et conditionne les produits avant leur envoi sont édifiants : ce sont les exemples les plus aboutis de l'exploitation capitaliste rationnalisée selon les technique du XXIe siècle. Non seulement les salaires sont très bas, mais les conditions de travail sont affreuses. Les processus de travail sont informatisés, ne laissant guère d'initiatives et d'actions constructives aux ouvriers ; parfois, ils sont guidés par des systèmes informatiques qui leur donnent des ordres, seconde après seconde, et les orientent en permanence. Enfoncé Charlot, martyrisé par les machines dans *Les Temps modernes*.

Le second groupe des victimes de l'e-commerce est évidemment les acteurs du commerce traditionnel. On pense souvent aux petits commerces de proximité, libraires, disquaires, magasins de vente de vêtements… Mais aujourd'hui, même les grandes chaînes de distribution, supermarchés y compris, sont victimes de la concurrence impitoyable de l'e-commerce. Dans la logique du néolibéralisme, le plus fort l'emporte toujours et la concentration des moyens dont profitent les multinationales de l'e-commerce les met en position de force pour éliminer leurs concurrents. On ne s'apitoiera pas sur le sort des dirigeants et des actionnaires des grandes chaînes de distribution qui, après avoir mis à mort tant de petits commerce, se voient menacés du même sort par plus puissants qu'eux, mais on pense aux millions de travailleurs

et de travailleuses qui, grâce aux combats syndicaux, ont lentement conquis des conditions de travail un peu plus acceptables et qui se voient aujourd'hui mis au chômage et remplacés par les malheureu·ses·x qui s'épuisent dans les entrepôts-usines d'Amazon ou d'Alibaba.

Certes, les bons apôtres du numérique incitent les commerces traditionnels à affronter leurs e-concurrents sur leur terrain et à créer leur propre service de vente en ligne. Certains s'y essaient, avec plus ou moins de succès. Mais face aux géants de l'e-commerce, les nains locaux sont en position de faiblesse.

On sourira quand même de voir des actions de résistance telle celle initiée par la Région d'Occitanie qui a détourné les logos des géants du net, dont celui d'Amazon, pour inciter ses ressortissants à acheter local.

Le dépeçage économique

On réalise peu l'impact macro-économique désastreux sur les économies généré par l'e-commerce. Prenons l'exemple des films visionnés en ligne. Auparavant, on allait au cinéma ou on louait une K7-vidéo ou un DVD chez un loueur local. Aujourd'hui, quand vous vous abonnez à Netflix, il n'y a aucune activité en Europe. Tout est géré aux États-Unis, de manière centrale et unique pour le monde entier et, surtout, la facturation est hors taxe depuis les Bahamas et vous payez sur un compte bancaire dans la mer des Caraïbes. De même, toutes les commissions empochées via Uber, AirBnB, Hôtel.com, Tripadvisor, Booking.com… vont vers des paradis fiscaux de sociétés états-uniennes (en plus de mettre sur la paille les hôteliers, les restaurateurs et les taximen de chez nous).

De même, Paypal encaisse ici des centaines de millions d'euros dont une bonne partie s'en va vers l'étranger. Adwords, le programme de publicité de Google qui pollue vos recherches, fait chèrement payer aux annonceurs l'inscription de leur pub. Si vous voyez apparaître des hôtels, des restos ou des commerces sur Google maps, c'est que ceux-ci ont payé leur écot à Google. Tout cela est facturé, hors taxes, depuis l'Irlande et payé par carte bancaire sur le compte de Google Irlande.

Pour les livraisons d'objets, c'est tout aussi problématique du point de vue économique. Prenons Alibaba, le géant chinois de l'e-commerce, qui va envahir l'Europe via son hub liégeois. Auparavant, quand un industriel chinois vendait un produit 1€ à une marque occidentale, il était vendu 20€ en Europe, les 19€ de différence allant aux transporteurs, aux grossistes, aux détaillants qui, en majorité, étaient européens. Avec Alibaba, tous ces intermédiaires seront contournés et les 19€ iront droit dans sa poche. Quand on dit 19€, ce sera plutôt 14€ car, avec la marge énorme réalisée, les Chinois vont pouvoir vendre leur produit 15€, éliminant ainsi tous leurs concurrents européens qui ne pourront pas vendre à moins de 20€. Le *low cost*, si apprécié par les hyperconsommateurs, va ainsi ruiner des milliers d'entreprises locales. Alibaba est un supermarché chinois destiné aux industriels chinois qui va leur permettre de vendre chez nous des vêtements que l'on jettera après les avoir mis 3 ou 4 fois, de fourguer des cadeaux de Noël que l'on cassera en quelques jours, de distribuer des produits électroniques qui sont programmés pour se mettre en panne au bout de quelque temps…

On l'aura compris, l'e-commerce est une machine infernale qui va permettre aux géants du net, états-uniens et chinois, de littéralement coloniser le reste du monde et d'en extraire toute la valeur ajoutée, notamment eu Europe. Vous direz peut-être que nous avons colonisé et exploité le sud de la planète depuis deux siècles et que nous pouvons bien être colonisés à notre tour. Bienvenue dans le tiers-monde local…

Les nouvelles sont mauvaises

Avec la pandémie, nous avons été confinés, empêchés de sortir, d'acheter à la boutique d'à-côté et beaucoup se sont rués sur leurs ordinateurs et smartphones. Depuis leur canapé, ils ont continué à pratiquer leur addiction : la consomma-

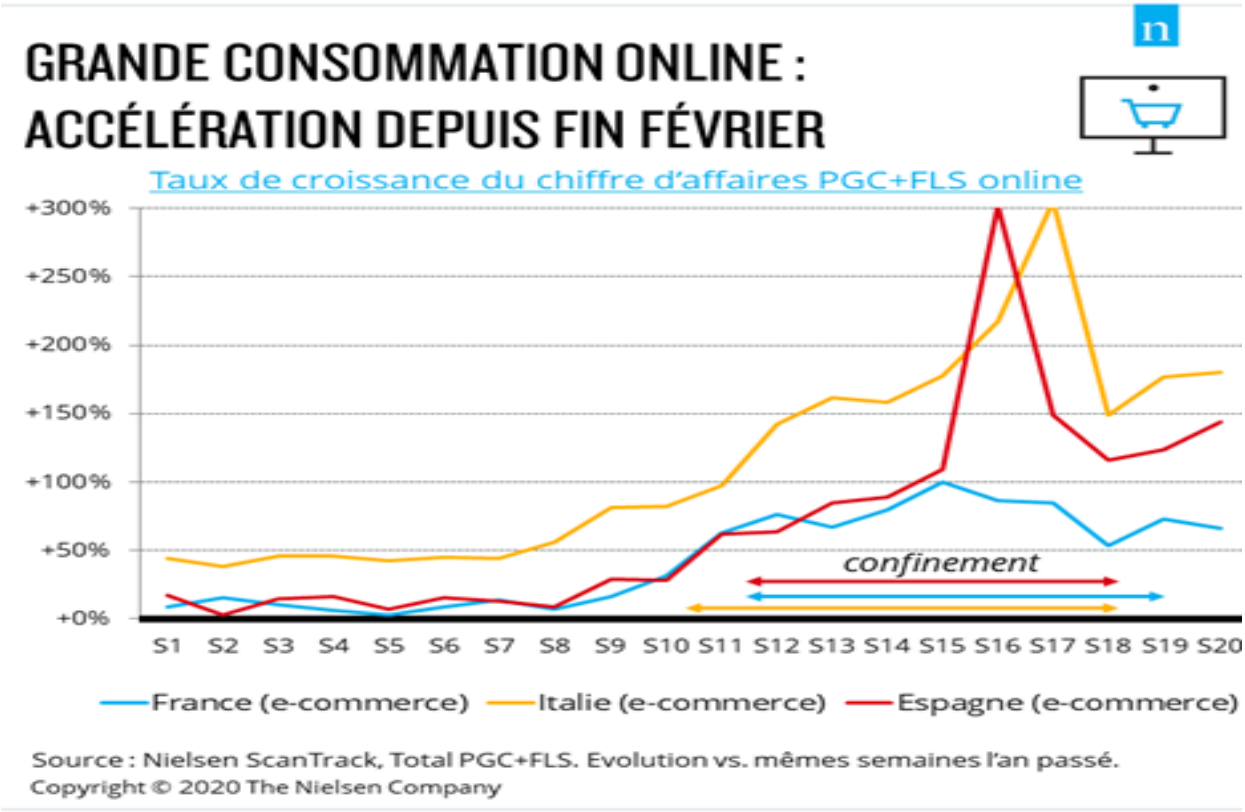
tion. L'e-commerce a connu un *boom* sans précédent. Voyez le graphique ci-contre ; non seulement les ventes en ligne ont bondi de 100 à 300% pendant le confinement, mais elles ont maintenu une part de leur progression par après. Le monde en ligne s'impose dans toutes les facettes de la vie de nos contemporains.

Si l'on va sur un site qui promeut l'e-commerce comme BDM (méfiez-vous de leur maquillage publicitaire, à coup de mots creux : responsable, circuit court, recyclage…), on constate qu'en France, en 2019 déjà, c'était un marché de 100 milliards €, en hausse constante (+62% en 4 ans), que 40 millions de Français en usent, qu'Amazon tient 54% du marché, que ce sont les fringues qui ont le plus de succès…

La capitalisation boursière d'Amazon est passée de 1.000 milliards $ à 1.500 milliards $ en 6 mois, faisant (momentanément) de Jeff Bezos l'homme le plus riche du monde. La majorité d'entre nous va devoir se serrer la ceinture, mais, sur le mois de juin 2020, les GAFAM se sont gavés de 400 milliards $ en plus, atteignant 6.000 milliards $ de capitalisation. Plus riches que la plupart des États, ils renforcent leur statut de maîtres du monde.

Grâce à Internet, la concentration capitaliste atteint donc des sommets inimaginables. Si vous en êtes effrayés, à juste titre, n'oubliez pas que chaque clic d'achat en ligne fait de vous un complice de ce basculement dans le monde des e-changes marchands dépersonnalisés mais hyper connectés.

Alain Adriaens



L'actualité en lettres[4]

H comme hypocrisie : « *L'Occident doit cesser de faire la morale aux pays en développement à propos du changement climatique. Il exploite régulièrement les ressources pétrochimiques des pays africains, puis accuse l'Afrique des émissions de gaz à effet de serre produites par sa propre consommation. L'Occident doit cesser de manipuler le monde avec son moralisme hypocrite sur le changement climatique* », écrit Muhammed Magassy, membre de l'Assemblée nationale gambienne, dans un article publié dans le Daily Telegraph le 18 décembre dernier.

I comme intérêt : « *Les prix des vaccins sont confidentiels, dans l'intérêt de tous* », insiste la Commission européenne. « *C'est dans l'intérêt des entreprises concernées, mais aussi de la Commission, des États membres et des citoyens. Car si cette information devait être publiée, cela affaiblirait notre position dans d'autres négociations, toujours en cours* », a-t-elle justifié. C'est quoi ce bordel ?

[4] Étant donné notre ras-le-bol par-rapport à l'ambiance actuelle qui voit les chiffres envahir les écrans afin de rendre compte de la pandémie, nous souhaitions changer notre rubrique « l'actualité en chiffres » par « l'actualité en lettres » (même si celle-ci contiendra encore quelque chiffres…).

N comme numérisation : Comment passer les fêtes en famille et à distance ? Jacinthe Mazzocchetti, professeure en sciences sociales et anthropologie à l'UCLouvain, propose, sur les ondes de la RTBF (21/12/2020) de demander conseil aux transnationaux : « *Les familles en migration et donc séparées sont de plus en plus en nombreuses. Ce sont les familles qu'on appelle transnationales, qui vivent dans plusieurs pays ou parfois plusieurs continents* ». Elle ajoute : « *Il manque toute une série de dimensions à ce contact, et principalement le toucher. Voilà l'un des cinq sens qu'on ne parvient pas à mettre en place à distance. On voit dans toute une série de familles comment on va travailler autour de la question, par exemple, de l'odorat, du goût, pour être en lien autrement. Cela veut dire, par exemple, cuisiner la même chose, et partager ce repas. Et donc, on est en lien à la fois par ce qu'on est en train de faire, mais aussi par ce que ça rappelle. Il y a toute la question de la remémoration, du souvenir, se replonger dans quelque chose de commun, tout cela est très important.* » Cela fait une bonne décennie que ce genre de techniques se démocratise avec l'accessibilité aux outils numériques. La crise sanitaire risque d'accélérer le processus…

P comme passeport : « *Un passeport qui attestera du fait qu'une personne a été vaccinée et qui offrira un certain nombre d'avantages, comme une dispense de quatorzaine, l'accès à toutes sortes d'événements culturels, aux restaurants et ainsi de suite.* » C'est ainsi que le ministère de la Santé de l'État hébreu a présenté le « passeport vert » israélien à la télévision nationale, entérinant la campagne massive de vaccination qui devait commencer le 20 décembre. C'est calqué sur ce modèle que l'UDI (Union des démocrates et indépendants, parti français de centre-droit) propose, par l'intermédiaire de sa députée Valérie Six, l'instauration d'un « passeport » permettant aux Français ayant eu recours à la vaccination de se déplacer à nouveau librement, sur sa seule présentation, et ce afin d'inciter la population à se faire vacciner.

P comme privation : alors que les citoyens se privent de vie sociale pour contrer le virus selon les recommandations gouvernementales, alors que les bars et les restaurants sont fermés afin d'enrayer la propagation galopante de l'agent infectieux, Emmanuel Macron dîne avec une dizaine de personnes à l'Élysée. Le lendemain, il sera annoncé positif au Covid.

Le dossier du mois

Socio-psychanalyse d'une crise sanitaire

Cela fait près d'un an que le monde est contaminé. Par un virus, mais aussi par la peur. L'ambition de ce texte ne sera pas de contester la morbidité du nouvel agent pathogène. Il partagera une préoccupation qui anime son auteur avec toujours plus de poids à mesure que l'on avance dans l'ombre du malaise civilisationnel en cours.

Il est vrai que notre inquiétude s'oriente moins vers la dramatique situation que connaît actuellement le secteur hospitalier (bien que nous inviterons le lecteur à examiner avec nous un facteur silencieux, mais potentiellement responsable de la quasi-saturation des hôpitaux) que vers la gestion globale de la crise sanitaire par le monde politique et techno-scientifique et de ce que celle-ci peut nous enseigner sur la situation pathologique des sociétés du progrès.

Afin de continuer à cultiver la pensée dans un environnement qui convie les individus à négliger cette inestimable faculté de l'être, nous proposerons au lecteur une tentative d'analyse socio-psychanalytique des derniers évènements. C'est à ce titre que nous tenterons d'illustrer, dans un premier temps, la différence repérée par la psychanalyse entre le *normal* et le *pathologique*. Cet éclaircissement nous permettra, par la suite, de questionner la condition actuelle d'une civilisation toujours plus virtuelle.

Le psychanalyste Sigmund Freud adopta, dès le début de ses recherches, une ingénieuse métaphore pour rendre compte de la différence – quantitative et non pas exclusivement qualitative – qu'il avait décelée entre une personnalité dite « saine » et la dimension psycho-pathologique de l'existence : cette dernière agirait, selon notre penseur, comme une loupe grossissant des processus psychiques « normaux », ce qui signifie que le *normal* et le *pathologique* appartiennent à un même continuum[5]. Un ébranlement de l'âme tel que la psychose, avec son florilège de délires et d'hallucinations vécus par le sujet, pourrait de la sorte être perçu comme une amplification de phénomènes observables chez tout individu dit « sain » (les rêves sont des exemples particulièrement éloquents de délires passagers). Nous souhaiterions emprunter cette métaphore de la loupe grossissante que Freud nous a léguée afin d'analyser certaines particularités de la société qui enflent depuis le début de la pandémie. En effet, l'arrivée du nouveau coronavirus semble révéler, avec encore plus de clarté qu'auparavant, des processus qui s'agitaient depuis quelque temps déjà en son sein.

Que le lecteur veuille bien dorénavant orienter son attention sur quelques caractéristiques « psychiques » du capitalisme que nous croyons avoir repérées. Nous tenterons, dans le même mouvement, de montrer de quelle manière les propriétés essentiellement morbides de ce système se sont exacerbées depuis le début de la crise sanitaire.

L'analyse que nous faisons du capitalisme nous indique qu'il s'agit d'une doctrine qui fonde sa logique sur la mise en acte d'un fantasme d'accumulation illimitée de richesses par l'intermédiaire d'une (pseudo-)maîtrise (pseudo-)rationnelle des hommes sur l'environnement qui les entoure et des hommes sur eux-mêmes[6]. Cette inclination à maîtriser les ressources terrestres s'étaye sur un principe crucial : la réification des substances naturelles et humaines, c'est-à-dire la transformation du vivant en choses susceptibles de servir le processus d'accumulation sans fin. Le capitalisme est un système façonné par les hommes, il ne peut donc trouver ses fondements qu'au sein de leurs psychés, c'est-à-dire sur les

[5] Il n'existe à vrai dire pas d'individu *normal* à proprement parler, étant donné que l'individu oscille tout au long de sa vie entre les deux versants du *continuum normal/pathologique*. Ce qui signerait la dimension pathologique sera le fait de rester « coincé » dans un processus en particulier.

[6] Nous nous inspirons en partie de la définition du capitalisme que le psychanalyste et philosophe Cornélius Castoriadis nous a léguée.

reliques d'un fantasme de toute-puissance – infantile – perceptible dans le progrès sans borne auquel ils aspirent, ainsi que sur le déni – de l'altérité – nécessaire à la chosification du vivant. La force de travail (manuelle et intellectuelle) des individus qui le composent est ainsi réduite en marchandises échangeables sur le marché de la consommation et de la production. Mais les marchandises ne sont pas simplement vouées à être consommées. Elles devront être ingurgitées en grand nombre, en tout lieu et en tout temps (autrement dit dès que le sujet en formule le souhait) afin de maximiser l'expansion des profits. La potentielle multiplication illimitée de ceux-ci repose par conséquent sur la faculté de l'être humain à souscrire à la jouissance, c'est-à-dire sur son aptitude à s'abandonner à un élan qui cherche à satisfaire d'une manière immédiate la pulsion[7], comme s'il était non seulement possible, mais aussi souhaitable de combler d'une manière absolue le manque, support d'un désir qui, lui, repose sur l'attente[8]. La jouissance en tout temps et en tout lieu des marchandises représente selon nous une compulsion de répétition[9] attisée par la pulsion de mort, dont le but inconscient est d'atteindre le Nirvana par la suppression de la tension interne perçue comme désagréable par l'organisme. Il s'agit d'un processus qui vise l'extinction du désir.

Il existe derrière cette agitation collective une vaste conspiration, mais pas comme le lecteur pourrait entendre le terme dans le langage courant (rappelons à ce titre que le mot *conspiration* vient du latin *con spirare* : *respirer avec, être animé du même esprit*). Tout individu, qu'il soit salarié, patron d'entreprise ou président des États-Unis, trouve dans l'idée d'une jouissance maximale un écho au plus profond de lui-même. Tous aspirent, dans un même esprit, à s'octroyer un confort complet. L'être qui se développera dans la société capitaliste sera convié à refuser les limites de l'impossible et à acter les vœux de toute-puissance infantile par l'intermédiaire d'un accès sans borne à la jouissance. Pour ce faire, il sera implicitement encouragé à instrumentaliser les relations afin de les rentabiliser. Bref, l'adulte social sera invité à se maintenir en enfance psychique afin de garder intacte l'illusion d'omnipotence autrefois « fantasmée ». En pérennisant de cette façon la période infantile de l'être, la société capitaliste ne favorise aucunement l'advenue d'un individu pensant.

La gestion de la crise sanitaire nous montre avec une finesse sans précédent ce mécanisme de réification des âmes humaines. Citons, en guise d'exemple, le terme « *cas Covid* » employé pour rendre compte des personnes contaminées par le virus. Ce vocable est non seulement trompeur (en effet, un « *cas* » n'est pas forcément une personne symptomatique ou malade comme le mot le laisse suggérer), mais est redoutablement réducteur. Voici l'individu singulier noyé derrière les bilans chiffrés. Nous proposons la même sentence critique pour les autres « *outils de mesure* » qui ont pour vocation à répertorier le nombre de personnes hospitalisées en soins intensifs, ou encore ceux qui comptabilisent le nombre de personnes décédées. Tels qu'ils sont instrumentalisés depuis le début de la pandémie, ces outils de calcul dissimulent l'existence d'un sujet masqué derrière les chiffres. Nos sociétés semblent incapables de rendre compte des effets délétères du virus autrement que par des données rébarbatives qui ont pour effet de massacrer le réel humain[10].

La réification de l'individu singulier malmène inévitablement les relations que celui-ci tisse avec ses semblables. Une rencontre véritable nécessite en effet la présence de deux individus[11] qui se considèrent tels quels. Elle repose sur la reconnaissance de l'altérité et non sur son effacement. À ce titre, la *numérisation des rencontres*[12], les *bulles*, les *gestes barrières* et autre *distanciation sociale* estompent l'intensité et la véracité de liens sociaux si importants pour notre espèce. Le lecteur pourrait nous objecter que les mesures sanitaires dont nous parlons ont été adoptées dans et pour le respect d'autrui et que celui-ci est donc reconnu dans sa différence, dans son humanité. Mais comme nous le soulignions dans un précédent texte[13], nous pensons que l'élaboration des protocoles utilisés est animée par une pulsion de mort qui se pare des oripeaux de la solidarité. D'un côté, le monde scientifique et politique constate que le virus a tendance à impacter plus

---

[7] La pulsion est une poussée interne à l'individu qui le fait tendre vers un but : la suppression d'une tension perçue comme désagréable, ce qui octroie à l'individu un gain de plaisir.

[8] Sans manque, il ne peut y avoir de sujet désirant. C'est bien parce que celui-ci est troué qu'il oriente son action vers l'accomplissement du désir. Il nous semble à ce titre que la société actuelle encourage les individus à dénier l'existence de ce manque, par l'intermédiaire notamment d'une invitation à consommer outrageusement. La jouissance telle que nous la définissons a donc pour effet de satisfaire d'une manière quasi immédiate la pulsion, c'est-à-dire à octroyer à l'individu, dans les plus brefs délais, un état de tension quasi nul (comme si le manque n'était pas supporté) que nous rapprochons de la mort.

[9] Processus psychique qui place l'individu dans une situation où il répète activement une situation déjà vécue.

[10] Ce fait est d'autant plus marqué depuis que ceux que les médias ont bêtement nommés « *rassuristes* » ont été évincés des plateaux télévisés.

[11] Du latin *individuum, ce qui est indivisible*.

[12] La numérisation qui est souhaitée pour le monde d'après n'est en réalité qu'une suite logique de ce qui germait déjà dans le monde d'avant. Elle est simplement accélérée par la crise.

[13] Article que le lecteur pourra consulter ici : *https://objecteursdecroissance.be/spip.php?article1062*

particulièrement les personnes âgées qui ont des facteurs de comorbidité. De l'autre, il refuse d'adopter une stratégie différente pour chaque catégorie de la population afin d'éviter de les discriminer entre elles. Ce double mouvement psychique qui consiste à reconnaître une réalité tout en faisant comme si elle n'existait pas se nomme le *déni*. Déni de la différence, de l'altérité.

La survenue d'un nouveau virus possède des propriétés traumatisantes pour la communauté – de par la dangerosité d'un agent infectieux jusque-là inconnu, mais aussi par ce que le signifiant « *virus* » véhicule comme représentation de la mort dans l'imaginaire collectif[14]. Dans le cas qui nous concerne, le traumatisme initial a été accentué par la folie gestionnaire qui s'est emparée de la société. Les individus qui la composent, psychiquement morcelés dans un premier temps par le premier traumatisme (dont l'effraction de la mort dans la psyché en est la trace la plus perceptible), sont incapables, à cause du confinement, de recoller les morceaux épars d'eux même comme ils le feraient généralement en temps de crise en communiant avec leurs semblables. Éparpillé, chacun est invité à être créatif (sic) en exploitant au maximum les fantastiques possibilités de réunion que le numérique propose. L'intime étant perçu comme potentiellement dangereux, les liens sociaux se désincarnent inévitablement.

La folie gestionnaire à laquelle nous assistons n'a que peu d'égal en termes de démesure. C'est ainsi qu'il a été demandé aux citoyens de ne plus rendre visite à leurs aînés afin de protéger ceux-ci de la mort dans les derniers instants de leur vie. De la même manière que la société, les maisons de repos sont barricadées afin de préserver leurs résidents de l'agent infectieux. Peu importe si certains d'entre eux doivent passer les ultimes moments de leur existence enfermés dans une chambre, avec comme unique possibilité de « connexion » avec leurs proches un écran dont beaucoup éprouvent bien des peines à en discerner la beauté des reflets.

Comment ne pas s'apercevoir, quand on réfléchit un tant soit peu sur la manière dont la crise a été gérée dans les foyers de repos, que cette gestion soi-disant raisonnée est intégralement déraisonnable, insensée ? Un interdit qui fait loi avec autant d'ardeur ne peut être questionné. Comment pourrait-il l'être alors qu'il est formulé et mis en pratique pour le soi-disant bien-être de tous ? Les conditions sont ainsi réunies afin que la loi devienne asphyxiante pour la pensée. Se dessinent dangereusement les contours d'une dictature sanitaire dans le but d'assurer à la collectivité une hygiène ainsi qu'une santé sans failles. Les mesures édictées contre la mort impactent la mort elle-même, non seulement au moment où l'être humain expérimente la vie lors de ses derniers soubresauts, mais aussi dans la façon dont il avait pris l'habitude de commémorer le défunt avec ses semblables. Avec l'interdiction de se réunir comme il se doit afin de digérer la perte d'un être cher, c'est toute la tentative de symbolisation de l'élément le plus traumatique qui soit dans la vie d'un homme qui est rudoyé.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Nous allons tenter de réfléchir à la question. Mais avant cela, nous proposerons au lecteur un résumé de nos propos complété par quelques réflexions supplémentaires.

Le capitalisme a tendance à prolonger la période infantile de l'être humain. Ce modèle économique et social repose sur plusieurs postulats inconscients, notamment l'idée de l'illimitation de la jouissance nécessaire à l'expansion des profits, ainsi que l'actualisation d'un fantasme de maîtrise globale de l'environnement. Cette tentative effrénée de maîtriser le non-vivant, mais aussi le vivant ne peut se déployer qu'en encourageant les hommes à dénier la singularité de leurs êtres. Ceux-ci sont dès lors réifiés, c'est-à-dire transformés en choses aptes à produire et à jouir des bienfaits de la production.

[14] La cinématographie du sujet est assez éloquente : *Je suis une légende* ; *28 jours plus tard* ou encore le film sud-coréen *Pandémie*. Tous ces longs métrages véhiculent une représentation particulièrement morbide et dévastatrice des virus.

Ce procès occulte le fait que l'expérience de la vie d'un homme repose sur du vide. En actualisant dans le réel les fantasmes de toute-puissance infantile, il éclipse la finitude de l'être, c'est-à-dire la dimension mortelle de sa condition.

Cependant, c'est avec une particulière violence que le Covid est venu rappeler, à des individus ayant été élevés selon un idéal niant la finitude, que la mort existe bel et bien. De fait, la monstruosité de la mort fait brutalement effraction dans la psyché, occasionnant une angoisse dont l'intensité équivaut à celle avec laquelle elle était jusque-là évacuée de l'esprit. Cette angoisse provoque une sidération dont les conséquences sont perceptibles dans la panne de l'appareil à penser (cet appareil était, à vrai dire, déjà bien esquinté avant l'apparition du virus). Des défenses psychiques sont dès lors agencées, individuellement et collectivement, afin de préserver l'âme d'un malaise trop conséquent. Comme nous l'avons souligné, ces mécanismes défensifs étaient déjà fortement présents dans la société pré-Covid et se manifestaient jusque-là par l'intermédiaire, notamment, de l'énonciation de discours paradoxaux. Outre ces énoncés propres à rendre l'autre fou, nous pensons avoir repéré trois défenses typiquement psychotiques[15] qui s'agitent dans le social depuis le début de la pandémie.

Le premier mécanisme que nous souhaiterions aborder est le *clivage*. Ce dispositif, décrit par la psychanalyste Mélanie Klein, est « *considéré par elle comme la défense la plus primitive contre l'angoisse : l'objet*[16] *est scindé en un « bon » et un « mauvais » objet qui auront des destins relativement indépendants*[17]». Le sujet qui usera de cette défense clivera un objet total (qui possède des propriétés gratifiantes et potentiellement frustrantes) en deux parties distinctes : une *bonne* et une *mauvaise* afin de les séparer entre elles. Le lecteur pourrait se demander en quoi ceci concerne notre analyse de la pandémie ? Depuis l'apparition du virus, il aura certainement constaté, tout comme nous, l'émergence d'une nouvelle terminologie dont les concepts sont scindés en fonction de leur positivité ou de leur négativité. Citons tout d'abord l'utilisation des tests de détection du virus qui ont pour effet de cliver la population en deux entités séparées, *bonnes* et *mauvaises* : les cas positifs au Covid et les cas négatifs au Covid. La première catégorie est composée d'individus qui sont fantasmatiquement perçus comme de *mauvais objets* vecteurs de transmission de l'agent infectieux. Ils sont par conséquent évacués du social par l'intermédiaire de la mise en quarantaine afin d'éviter qu'ils ne contaminent les *bons objets*. La seconde catégorie est, quant à elle, constituée de personnes qui sont perçus positivement de par leur négativité au test. Ce sont de *bons objets* qui peuvent encore se rendre utiles à la société et qui bénéficient d'une libre circulation au sein de cette dernière (du moins selon les règles en vigueur). Ça, c'est ce qui se passe quand le virus est quelque peu assoupi, comme lors du dernier été. Car quand le foutu germe s'embrase de nouveau, tous les individus sont susceptibles de virer du côté des *mauvais objets* à tout moment. De là s'installe une ambiance paranoïaque au sein de la société, chacun étant amené à considérer autrui comme un objet potentiellement dangereux, *mauvais*.

Le *clivage* opère notamment dans deux autres compartiments du social[18] : (1) celui des marchandises et donc dans les lieux où celle-ci sont écoulées (les commerces) et (2) dans celui des professions. Le lecteur aura certainement constaté que les marchandises sont dorénavant fragmentées en deux catégories : les *biens essentiels* et les *biens non essentiels*[19]. Un produit *essentiel* (et donc l'endroit où il est vendu) sera apprécié comme *bon objet*. Les produits *non essentiels*, quant à eux, sont de *mauvais objets*, ce qui entraînera la fermeture des commerces qui en assurent la vente aux consommateurs[20]. Un même produit pourra être estimé *essentiel* ou non en fonction des périodes. Les livres par exemple, jugés *non essentiels* en mars, sont devenus *essentiels* en octobre ; les masques, considérés comme *non essentiels* en mars, sont passés dans la case *essentielle* en mai. Tout comme les cas, les produits sont clivés par le discours social en *mauvais objets* et en *bons objets*. La logique voudra que les professions le soient également. Les médecins, infirmiers et autres membres du personnel médi-

[15] Précisons que, si ces mécanismes sont réputés psychotiques, ils peuvent être utilisés par tout individu tout au long de son existence. Ce sont la fréquence ainsi que l'intensité de l'utilisation de ces mécanismes qui révèleront la morbidité du processus.

[16] Pour la psychanalyse, l'objet est ce qui est placé devant le sujet, il est ce qui oriente l'existence de celui-ci.

[17] Vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis

[18] Rajoutons, afin d'être complet, que l'on peut voir le *clivage* à l'œuvre dans des documentaires comme *Hold-up*. Bien que ce film pose des questions pertinentes sur la gestion de la pandémie, ces questionnements reposent sur un clivage : d'un côté, il y aurait le *bon* peuple manipulé, de l'autre les *mauvaises* élites assoiffées d'argent. Cette vision des choses est bien entendu trop simpliste pour pouvoir trouver un écho au sein de notre propre réflexion.

[19] Comme nous le soulignions dans un précédent article, entendre dire par le monde politique que les automobiles et autres appareils technologiques tels que les Iphone sont des objets *non essentiels* devrait être considéré comme un drôle d'aveu de leur part.

[20] Nous insistons sur cette liaison que nous établissons entre les produits et les commerces. En effet, d'autres enseignes comme Amazon profitent inévitablement de la crise en écoulant un type d'objets que nous ne retrouvons plus physiquement dans les commerces.

cal sont héroïsés depuis le début de la crise. Ce sont de *bons objets essentiels* à la société. Pourtant, quelques mois auparavant, ces professionnels – tout un secteur dans son entièreté en réalité – étaient dévalorisés (les coupes budgétaires réalisées dans le secteur des soins depuis des décennies pourront en témoigner). Mais ce ne sont pas seulement les professionnels de la santé qui sont glorifiés ; les caissiers, les préparateurs de commandes ou encore les éboueurs reçoivent eux aussi les éloges de l'État alors qu'ils étaient autrefois ignorés lorsqu'ils endossaient de fluorescents gilets jaunes. Pendant ce temps, les philosophes (les grands absents des plateaux TV depuis le début de la crise alors que l'on aurait bien besoin de leur lanterne afin de réinsuffler du sens au sein de l'insensé[21]), les enseignants, les tenanciers de cinéma ou de théâtres et les autres protagonistes du milieu culturel sont grossièrement jugés comme des acteurs *non essentiels* pour le social (ce qui constitue, du reste, un non moins grossier aveu de la part de la société capitaliste quant à la pauvreté de la vision du monde qu'elle propose).

Abordons maintenant plus spécifiquement un deuxième mécanisme défensif que nous avons déjà effleuré un peu plus haut dans ce texte : le *déni*. Celui-ci renvoie à un « *terme employé par Freud dans un sens spécifique : mode de défense consistant en un refus du sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante. Essentiellement celle de la castration*[22] ». Avant de nous aventurer un peu plus loin dans l'analyse de ce mécanisme et de ses retombées sociétales, nous jugeons utile d'expliciter ce que nous entendons par castration afin d'éviter à nos lecteurs de possibles confusions.

D'un point de vu psychanalytique, la castration est un acte symbolique qui consiste à sevrer le sujet (particulièrement le petit enfant) du caractère fusionnel qu'il entretient avec son objet maternant (dans la grande majorité des cas la mère). Le sevrage du sein est un exemple éloquent de castration (tout comme l'interdit formulé au niveau de l'inceste). La naissance également, tant elle prive l'enfant de l'onctuosité des échanges autrefois vécus dans le ventre maternel. La castration a pour effet d'engager le petit homme dans un douloureux deuil : celui de sa toute-puissance imagée. Elle est essentielle au processus d'individuation. La castration ampute le sujet d'une illusion qui le berçait jusque-là et suscite par conséquent une intense peine en lui. Elle est traumatisante et sera dès lors refoulée chez le névrosé et déniée par le pervers[23].

Notre civilisation s'apparentait, déjà bien avant l'arrivée du Covid, à une communauté de déni, à une société perverse[24]. Déni de l'environnement naturel tout d'abord, exploité comme une ressource à même de favoriser l'inexorable marche en avant du progrès et de la croissance. Déni du sujet également, celui-ci étant réifié, transformé en ressource[25] prompte à faciliter l'accumulation du capital ainsi que la jouissance des marchandises. Si nous employons autant d'énergie à discuter de ce thème, c'est parce que le Covid semble avoir pour conséquence de fortifier le déni de la castration qui était déjà fort vigoureux au sein du social. De la même manière que le sevrage, le virus (du moins, rappelons-le, ce que le signifiant *virus* véhicule au sein des imaginaires des hommes en tant que représentation de la mort) intervient comme un agent castrateur : c'est dans un rappel cinglant qu'il vient signifier au sujet que celui-ci n'est pas tout-puissant étant donné qu'il est susceptible de mourir. Ce rappel est d'autant plus traumatisant que le capitalisme a tendance à camoufler l'angoisse de mort en véhiculant l'idée d'une toute-puissance de l'être par l'intermédiaire d'une jouissance de la mar-

[21] Nous avons été profondément attristés quand nous avons constaté, début décembre, que le seul philosophe que nous avons pu entendre sur un plateau télévisé fut Michel Onfray. Celui-ci ne fit que parler de lui-même et de son expérience en tant qu'ex-contaminé afin, selon toute vraisemblance, d'encourager ses fidèles à se faire vacciner.

[22] *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis.

[23] La différence entre le refoulement et le déni réside en ceci : le déni fait disparaître de la vie mentale les représentations désagréables, alors que le refoulement les fait également disparaître, tout en les intégrant à l'inconscient. Ces représentations ne disparaissent donc pas de la vie mentale.

[24] Voir entre autre Dany-Robert Dufour, *La cité perverse*, ou encore Jean-Pierre Lebrun, *La perversion ordinaire*.

[25] Le monde du travail emploie à ce titre un terme éloquent : la gestion des ressources humaines.

chandise qui ne favorise par la sortie du sein maternel, ainsi que par la faculté octroyée par ce modèle à la raison de l'homme de rendre ce dernier « *comme maître et possesseur de la nature* » (René Descartes).

Le confinement instauré et d'autres mesures sanitaires témoignent du refus, ou plus précisément du déni, de la condition mortelle de l'homme par l'homme. Confiner l'entièreté d'une société pour endiguer la propagation d'un virus dont le taux de létalité est situé entre 0,5 et un 0,7% n'est pas raisonnable. En énonçant ceci, nous ne dénions pas nous-mêmes le caractère mortel du virus. Nous ne pensons pas non plus qu'il aurait fallu le laisser circuler au sein de la population sans tenter de le canaliser un minimum. Bref, nous ne critiquons par le procès de maîtrise dans son absolu, mais les proportions intégralement démesurées qu'il prend au sein de nos civilisations, jusqu'à réduire drastiquement le deuxième procès ancestral en jeu dans l'humanité, à savoir le procès d'autonomie (celui-ci était déjà, il est vrai, pas mal éreinté). Finalement, nous percevons les mesures sanitaires comme autant de passages à l'acte[26] de la part du monde politique (et scientifique) afin de garder intacte la croyance en l'omnipotence de l'homme (par l'intermédiaire d'un procès de maîtrise exagérément exercé sur le virus) gravement éraflée par le caractère imprévisible de la nature. Ne pouvons-nous pas penser par ailleurs que les gouvernants n'éprouvent pas un minimum de jouissance qui, comme toute jouissance, a pour effet d'apaiser momentanément l'angoisse de mort, dans le fait de régler comme ils le font actuellement en détail la vie de leurs concitoyens ?

Nous pouvons enfin aborder le troisième et dernier mécanisme défensif que nous avons repéré : la *projection*. Celle-ci consiste à se débarrasser d'éléments internes désagréables (désirs, affects ou pensées inconscientes) en les projetant sur autrui comme s'il en était lui-même le dépositaire. Prenons l'exemple d'un individu qui aurait commis un meurtre et dont le sentiment de culpabilité inhérent à cet acte est tel qu'il en devient insupportable. Notre meurtrier pourrait dès lors, dans le but d'alléger sa conscience, avoir recours à trois mécanismes défensifs :

1) dénier la réalité de son meurtre ;

2) cliver son moi en deux entités, bonnes et mauvaises (la meurtrière) ;

3) projeter cette partie mauvaise de lui-même sur un objet externe afin de s'en expurger. Un individu qui utiliserait de cette façon la projection finirait par percevoir les personnes qui l'entourent comme autant de meurtriers potentiellement coupables d'un acte qu'ils n'ont pas commis. Nous pensons que ce mécanisme projectif est crucial si l'on veut comprendre la raison pour laquelle nos politiques ont imposé à la population des mesures sanitaires particulièrement restrictives[27].

Si nous avons accordé jusqu'ici à l'angoisse de mort une place importante dans notre analyse, un autre élément semble être en jeu depuis le début de la crise : la place prépondérante que l'image de soi a prise au sein de la société. Que le lecteur veuille bien nous accorder encore un peu de son inestimable patience afin que nous puissions nous expliquer.

L'indicateur principal qui est utilisé afin de juger l'évolution positive (ou négative) de la propagation du virus a toujours été le nombre de personnes hospitalisées (et en conséquence le nombre de lits disponibles au sein des structures de soin). Cet indicateur est particulièrement surveillé par les experts afin de juger l'opportunité de restreindre les mesures sanitaires, dont le confinement de la population fait partie. C'est en respectant les saintes injonctions que la population aurait le pouvoir de maîtriser la propagation du virus (mentionnons qu'il est accordé au confinement une forme de toute-puissance magique, aucune étude scientifique n'étant venue attester jusqu' ici de sa pertinence dans la gestion d'une pandémie. Ce fait aurait tendance à nous indiquer que le confinement a bien été inconsciemment édicté afin de rétablir la toute-puissance d'un être gravement ébranlé par le virus). Le citoyen devient dès lors un agent responsable de l'évolution de la pandémie. Il sera donc jugé coupable dans le cas où les chiffres repartiraient à la hausse. En somme, si les hôpitaux s'approchent de la saturation malgré les mesures mises en œuvre, cela veut dire, aux yeux du monde politique et scientifique médiatisé, que celles-ci n'ont pas été respectées par la population (et non pas que leurs effets ne sont pas si importants qu'on l'eut souhaité)[28].

---

[26] Un passage à l'acte est une forme compulsive d'agir employée par le sujet afin de faire face à un court-circuitage de la pensée, dû par exemple à une trop forte montée d'angoisse. Quand l'angoisse (interne) devient trop envahissante, le sujet évacue ce trop-plein de tension par l'agir (externalisé).

[27] Précisons que, quand nous mentionnons le mot politique, nos propos se réfèrent aussi aux familles politiques, les hommes et femmes à la tête de ces organes n'étant pas les mêmes que ceux qui y étaient il y a quelques années.

[28] Insistons par ailleurs que, selon les chiffres de Sciensano, la pic de la deuxième vague aurait été atteint quelques jours seulement après l'application du confinement (pic atteint le 25 octobre, confinement mis en place le 2 novembre). Or, selon ce que l'on nous raconte au sujet du virus, il faudrait une dizaine voir une quinzaine de jours avant de constater les effets d'une

Pourtant, en épluchant d'autres chiffres, on peut se demander si les idéaux de croissance sans borne incarnée par les diverses familles politiques n'ont pas joué, dans l'après-coup, un rôle non négligeable dans le fait que les hôpitaux risquent aujourd'hui la saturation. Société du profit oblige, l'État s'entête, depuis plusieurs années, à réduire le nombre de lits au sein des structures hospitalières afin d'éviter des dépenses excessives pour un milieu initialement non propice à la marchandisation.

Il est habituel de distinguer deux secteurs au sein de la société : le marchand et le non marchand. Le but du secteur marchand est d'engranger un maximum de bénéfices, alors que le secteur non marchand propose des services à la population (par exemple au niveau de la santé ou de l'éducation) qui excluent toute possibilité d'enrichissement personnel. Cette distinction initiale ne nous empêche pas d'assister à une marchandisation du soin pour que les structures hospitalières deviennent les plus rentables possible. Ce secteur se transforme en lieu de production comme un autre où les malades sont traités à la chaîne. Il est utile de mentionner que l'ancien gouvernement belge, la Suédoise (Maggie De Block en était alors la ministre de la Santé), aurait réalisé des coupes budgétaires de 900 millions € dans la santé lors de son mandat. Néanmoins, comme nous l'a appris le journal de la RTBF, l'argent que l'État dépense dans le secteur du soin augmente chaque année. Comment, dès lors, expliquer le manque de moyens financiers que l'on peut constater au niveau des hôpitaux ? En fait, ces moyens augmentent moins que les besoins. En effet, le vieillissement de la population s'amplifie chaque année. Cette augmentation nécessiterait tout logiquement une hausse équivalente de moyens. Pourtant, cette donnée essentielle n'est pas prise en compte lorsque le gouvernement édicte son budget. Finalement, les moyens financiers alloués au secteur du soin diminuent, ce qui se traduit par des fermetures de lits d'hôpitaux jugés trop onéreux, ou encore par des réductions du personnel hospitalier[29].

Le Covid-19 n'affaiblit pas véritablement les hôpitaux. Il dévoile une fragilité hospitalière préexistante. Cette vulnérabilité résulte de normes budgétaires préalablement fixées par la doctrine capitaliste. Tout semble indiquer que les mesures de confinement ont pour obligation d'occulter les carences des politiques au niveau de leur gestion, non pas de la pandémie, mais des budgets de la santé. Coupables de ne pas avoir suffisamment investi dans le secteur, ils projettent inconsciemment cette mauvaise partie d'eux même sur les différentes couches de la population afin de se débarrasser d'un affect inacceptable. Tout le poids de leur culpabilité est alors réparti sur l'ensemble des citoyens, ces derniers étant suspectés de ne pas avoir respecté les mesures lorsque les indicateurs repartent à la hausse. En organisant de cette façon la vie des gens, le monde politique et scientifique reprend la main et réhabilite un narcissisme particulièrement blessé par la réalité du virus. Cela leur octroie la possibilité de garder indemne l'éternelle illusion de toute-puissance et de perpétuer la croyance en la capacité de l'homme à se comporter tel un dieu, « *comme maître et possesseur de la nature* ».

Leur combat acharné contre la mort démontre paradoxalement qu'ils l'occultent avec une force sans précédent. De plus, notre société étant agencée par le culte de l'image, et le politique n'étant pas un homme qui pense, mais un homme qui ne doit son salut qu'à l'image a priori clinquante qu'il traduit de lui-même, le confinement de la population devient crucial afin d'éviter une saturation hospitalière qui affaiblirait inévitablement le reflet qu'il renvoie. L'engorgement agirait dès lors comme une loupe grossissante, dévoilant avec netteté les impitoyables défaillances de nos sociétés du « progrès ».

Kenny Cadinu

---

mesure sur le nombre de cas recensés quotidiennement. Il nous est donc permis de douter des bienfaits du confinement. Voir : *https://www.kairospresse.be/article/mise-en-perspective-au-sujet-de-laugmentation-des-cas-covid-et-des-hospitalisations-2/*

[29] C'est ainsi que les finances du groupe Jolimont auraient diminué de 10 millions € ces 5 dernières années. Une infirmière du groupe témoignera d'ailleurs, au près d'un journaliste de Sud-Presse, que depuis son arrivée aux soins intensifs il y a 10 ans, 10 équivalents temps pleins ont disparu. Nous retrouverons dans le même article les propos de Pierre Henin, responsable des soins intensifs de cet hôpital : il y a 10 ans, son service accueillait mille patients par an. Depuis lors, les activités ont augmenté de 50%, pour atteindre 1.600 patients soignés par années. Pourtant, dans le même temps, il a vu une diminution au sein de son équipe de 20% en termes d'équivalents temps plein. Afin de répondre aux normes fédérales, l'hôpital n'a pas eu d'autres choix que de liquider des salariés dont le coût devenait trop important.

Écologie

Retour sur le catastrophisme, 1950-2016

(3ème partie)

André Lebeau analyse froidement la situation actuelle, sans entrer dans des considérations politiques. Il appelle « *enfermement planétaire* » la confrontation de l'espèce humaine avec les limites physiques de la planète. Vu la consilience des données, les chances d'en réchapper sont minces, « *rien n'a préparé l'espèce à ce à quoi elle va être soumise.* »[30], mais une condition est indispensable : que la science puisse établir des prévisions objectives qui, une fois diffusées dans les structures de la société et dans les masses humaines, pourraient à leur tour susciter des comportements collectifs de grande dimension. Pour cela, il faut miser sur la capacité de notre patrimoine culturel de prendre le pas sur nos déterminations génétiques et neuronales. Rien n'est évidemment gagné, pour trois raisons : *« l'incapacité de réagir avant que la menace n'ait matérialisé ses effets ; la volonté de préserver les positions et les avantages acquis ; l'incapacité de percevoir l'unité de la menace sous la diversité de ses aspects.* »[31] Dans un essai précédent, Lebeau interroge l'usage de la technique par l'homme, qui « *transforme ainsi sa niche écologique à une échelle et avec une rapidité qui n'ont aucun précédent dans l'histoire de la vie sur Terre.* »[32] Enfin, dans son tout dernier ouvrage, il rappelle opportunément que « *les deux contraintes qui pèsent sur l'objectif de survie sont la stagnation des besoins matériels et la préservation de la biosphère* »[33], que « *la survie de l'humanité repose fondamentalement sur l'adéquation de ses besoins aux ressources que peut lui procurer la Terre* »[34], alors que « *la civilisation technique a ajouté aux besoins élémentaires, qui existaient aux origines de l'espèce, des besoins créés par la capacité du système technique à les satisfaire.* »[35] « *C'est là, sans doute, que réside le cœur du problème, conclut-il : amener le corps social à comprendre ce à quoi il est confronté ; ce corps social formé d'une multitude de têtes peu chargées de savoir, mais encombrées de traditions, de croyances et de dogmes.* »[36]

La parution en 2006 du volumineux ouvrage *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* de Jared Diamond a fait grand bruit. Il y étudie les conditions qui ont amené des civilisations aussi différentes que celle l'île de Paques, les Vikings du Groenland, les Mayas ou les Anasazis à s'effondrer, pour ne pas avoir tenu compte des contraintes de leur environnement et n'avoir pas anticipé les problèmes. Il tente ensuite un rapprochement avec la situation actuelle en observant le cas du génocide rwandais, de la disparité de développement entre la République dominicaine et Haïti, de la Chine ou encore de l'Australie.

Deux philosophes, nés en 1947, traitent de la catastrophe avec acuité. Bien qu'il n'en fasse pas spécialement son fonds de commerce, l'Allemand Peter Sloterdijk y fait régulièrement allusion. Ainsi pose-t-il à son tour en ces termes la question de la pédagogie des catastrophes : « *Les hommes ont-ils en général besoin de la catastrophe parce qu'il faut les éduquer, et ne peuvent-ils être éduqués qu'en passant par l'école du pire ?* »[37], ou bien constate-t-il dans un essai sulfureux que « *l'un des traits caractéristiques de la condition humaine est de placer les hommes devant des problèmes trop lourds pour eux, sans qu'ils puissent décider de ne pas y toucher en raison de leur poids.* »[38]

Le Français Bertrand Méheust ne s'attendait pas au succès qu'allait remporter son court, mais remarquable essai La politique de l'oxymore (La Découverte, 2009), dont la première partie dégage les grands traits de la catastrophe en cours, acmé probable de l'Anthropocène, cette nouvelle ère géologique qui s'est ouverte avec la révolution industrielle, caractérisée par l'altération profonde de l'écosystème terrestre par les activités humaines de nature capitaliste. L'auteur utilise le concept de saturation pour indiquer qu'une civilisation est incapable de rectifier sa trajectoire, de changer de logique de sa propre initiative, sans qu'un événement extérieur ne vienne l'y contraindre : « *La mondialisation peut donc […] être caractérisée comme le moyen qu'a trouvé la civilisation libérale pour répondre à la saturation locale de ses systèmes et pour différer encore et encore la saturation finale. […] Mais comme nous vivons dans un monde fini, sa saturation globale est inéluctable, et*

---

[30] André Lebeau, *L'enfermement planétaire*, éd. Le Débat/Gallimard, 2008, p.67

[31] *Ibidem*, p.298 & 299.

[32] André Lebeau, *L'engrenage de la technique. Essai sur une menace planétaire*, éd. Gallimard, 2005, p.219.

[33] André Lebeau, *Les horizons terrestres. Réflexions sur la survie de l'humanité*, éd. Gallimard, 2011, p.27.

[34] *Ibidem*, p.29.

[35] *Ibidem*, p.30.

[36] *Ibidem*, p.259.

[37] Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, éd. du Seuil, 2000, p.92.

[38] Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, éd. Mille et une nuits, 2000, p.43.

plus on aura déployé d'ingéniosité pour la prolonger, plus les effets différés seront dévastateurs. »[39] La démocratie dans sa forme actuelle, où l'individu, vorace en besoins matériels[40], est devenu une valeur centrale, n'a aucune possibilité d'inverser la tendance, pas plus que le volontarisme technologique qui, « *en tant qu'il prétend maîtriser totalement les processus qu'il déclenche, est condamné dans son principe », « la biosphère étant plus complexe que l'intelligence qu'elle a engendrée.* »[41] Dans son dernier essai, Méheust a raison de rappeler qu'aujourd'hui la catastrophe « *n'implique pas seulement les affaires humaines, elle concerne aussi la biosphère et donc la très longue durée.* »[42] Faisant preuve d'un pessimisme méthodique, il voit l'humanité très mal embarquée : « *Il peut se faire, après tout, que la destruction de la biosphère soit tellement "radicale" qu'aucune "vérité supérieure" n'en sorte et qu'elle ne laisse aux êtres humains d'autre perspective que celle d'une vie crépusculaire dans un monde à jamais dévasté.* »[43] Néanmoins, les potentialités alternatives, cultivées un peu partout (entre autres par les objecteurs de croissance), pourraient se déployer en cas de surgissement d'une catastrophe, conclut-il. Comme quoi le pessimisme, en bonne dialectique, contient aussi sa dose d'optimisme.

Paru en 2013, le Requiem pour l'espèce humaine[44] du philosophe australien Clive Hamilton (né en 1953) est un sommet du genre. Sans faire référence aux autres menaces (perte de biodiversité, épuisement des ressources et des sols, pollutions, etc.), il limite son propos à la question climatique, à elle seule suffisante pour fonder l'hypothèse d'une forte diminution, voire d'une disparition de la population humaine dans le courant de ce siècle. Tous les calculs ont été revus à la baisse, c'est-à-dire que les conséquences se feront sentir encore plus tôt que prévu. L'augmentation de 4°C supplémentaires à la fin du siècle semble désormais inéluctable, même à supposer que l'humanité cesse immédiatement toute émission de CO2. Il faut donc admettre cette idée angoissante, prévient-il en psychologue, et renoncer : « *…un deuil sain exige un retrait progressif de l'investissement affectif dans les espérances, dans les rêves et les attentes pour l'avenir sur lesquels notre vie s'est construite* ». Cependant, nos obstacles intérieurs à ce deuil s'appellent la dissonance cognitive, le climato-scepticisme (de droite et de gauche), notre façon de réinterpréter la menace, nos propres valeurs (entre autres politiques), la recherche du plaisir et l'optimisme irréaliste qui « *devient une façon de se désengager d'une réalité qui contredit la certitude profondément ancrée que tout se terminera bien* » et qui nous amène à « *prédire ce que nous préférons qu'il advienne plutôt que ce qui a le plus de chances d'advenir* ». Depuis les Lumières, nous avons aussi divorcé avec la nature. S'il n'est pas partisan de la théorie Gaïa, Hamilton suggère que notre conscience soit « *prête à admettre qu'une Terre peut être vivante tout en restant scientifiquement crédible* ». Il oppose le « *moi indépendant* », celui des modernes individualistes, à un « *moi interdépendant* » mettant en avant les relations avec les autres, en ajoutant qu'une attitude équilibrée mélange les deux genres. Tous ces phénomènes expliquent pourquoi le corps social, inerte, renâcle à abandonner ses préjugés et à changer ses habitudes, alors même qu'il est de plus en plus conscient de la probabilité de l'effondrement. Hamilton taille ensuite en pièces les fausses bonnes solutions : géo-ingénierie – un vrai cauchemar –, capture du carbone, consumérisme vert et éco-blanchiment. Nul n'étant parfait, on surprend l'auteur en flagrant délit quand il écrit que « *La poursuite de la croissance économique est vitale pour sortir la population des pays pauvres de l'ornière […]* », bien qu'il pourfende cette même croissance quand elle concerne les pays riches. Autre faux pas : « *Je n'ai pas d'opposition de principe à l'énergie nucléaire* ». À la fin du livre, il brosse un tableau sombre du futur, mais, hélas, certainement réaliste. Les sociétés n'ont pas d'autre solution que de se transformer collectivement pour faire face à l'inconnu, tenter de reconstruire l'avenir en surmontant la désintégration positive, concept désignant « *la sensation d'effondrement de notre monde personnel lorsqu'une situation invalide les valeurs sur lesquelles nous avons fondé notre identité* » ; ces valeurs étant celles de la consommation, à un tel point que « *beaucoup, parmi nous, s'accrochent donc à leur identité manufacturée, au point qu'inconsciemment ils redoutent d'y renoncer plus qu'ils ne craignent les conséquences du réchauffement climatique* ». Hamilton en appelle à « *re-conceptualiser la Terre* », vaste programme…

La suite au prochain numéro…

Bernard Legros

---

[39] Bertrand Méheust, *La politique de l'oxymore. Comment ceux qui nous gouvernent nous masquent la réalité du monde*, éd. La Découverte, 2009, pp.36 & 37.

[40] Nul besoin, d'ailleurs, de vivre dans une démocratie pour surconsommer : fin mars 2012, le nombre de Chinois possédant un téléphone portable atteignait le milliard (France-Inter, 23/03/2012).

[41] Bertrand Méheust, *op.cit.*, p.67.

[42] Bertrand Méheust, *La nostalgie de l'Occupation. Peut-on encore se rebeller contre les nouvelles formes d'asservissement ?*, éd. La Découverte, 2012, p.24.

[43] *Ibidem*, p.82.

[44] *Clive Hamilton, Requiem pour l'espèce humaine*, Les Presses de Sciences-Po, 2013.

Société

Le droit à la pauvreté (suite 1)

On se gausse de Donald Trump et de Jair Bolsonaro. On a bien raison. En ces temps troublés et troublants, il ne faut jamais rater une occasion de rire un bon coup. Elle s'allonge, la liste des hommes importants qui déjantent, comme le nombre d'indigents qui votent pour eux. La décrépitude gagne, le combustible abonde. Nous allons mourir de rire.

Mais regardons plus près de chez nous et écoutons nos hommes importants et éduqués. J'en prends trois, dans l'environnement francophone immédiat, qui ont fait des déclarations récentes. Je n'ai rien contre ces trois personnes, qui sont certainement des personnes de bonne volonté :

- Georges-Louis Bouchez : « *La croissance économique ! La croissance économique !*» ;
- Emmanuel Macron : « *Les Amish ne sont pas notre modèle* »[45];
- Jean Castex : « *Nous sommes pour la croissance écologique, et pas pour la décroissance verte* ». On dirait des alexandrins mal fichus, martelés avec un charmant accent pyrénéen (charmant pour nous, gens du Nord).

Un point commun entre ces trois-là et les deux autres cités plus haut est qu'ils veulent rassurer les foules. Les deux premiers par la violence (les foules adorent littéralement la violence et les lynchages), les trois autres par l'État-providence qui aurait besoin, ne cesse-t-on de nous dire, de croissance perpétuelle pour ne pas refroidir. « *Vouloir rassurer, c'est toujours contribuer au pire* », écrivait René Girard. La veulerie des hommes importants (éduqués ou non) devient infernale. Leur fausse assurance sape doucement l'espérance qui nous reste. Pourquoi cette frénésie, cette rage d'aplanir et d'éteindre la diversité, de tout vouloir transformer en marchandises normées ? De quoi ont-ils peur, eux, pour vouloir nous rassurer ainsi ? Ils suent la panique.

Il est donc temps de revenir à notre « *droit à la pauvreté* » et de lui donner plus de substance. Suivons les conseils de Girard, allons voir du côté de la littérature qui révèle le réel, et non du côté des sociologies qui se contentent de refléter[46] leurs propres constructions. Commençons par Virginia Woolf et ses *Trois Guinées*[47], en remerciant Vinciane Despret et Isabelle Stengers[48] de nous guider vers (et à l'intérieur de) ce texte : « *Ainsi, lorsque nous leur demandons : comment entrer dans la vie professionnelle et demeurer en même temps des êtres humains civilisés [...], les biographies semblent répondre : si vous refusez d'être séparées des quatre grands maîtres des filles cultivées : la pauvreté, la chasteté, la dérision et la liberté à l'égard des loyautés idéalistes [...].*

Par "pauvreté", nous entendons avoir assez d'argent pour vivre[49], c'est-à-dire que vous devez gagner assez d'argent pour être indépendante de tout autre être humain et pour acheter ce minimum de santé, de loisir, de connaissance, etc., nécessaires à l'épanouissement total de votre corps et de votre esprit. Mais pas plus. Pas un sou de plus.

Par "chasteté", nous entendons qu'après avoir gagné suffisamment d'argent pour vivre de votre profession, vous devrez refuser de vendre votre cerveau pour des raisons financières. Cela signifie qu'il vous faudra dès lors cesser de pratiquer votre profession ou qu'il vous faudra la pratiquer dans le sens de la recherche et de l'expérimentation. Si vous êtes artiste, vous chercherez le sens de l'art, pour l'amour de l'art, ou bien vous enseignerez bénévolement les connaissances que vous aurez acquises [...].

Par "dérision[50]"[...], nous entendons qu'il vous faudra refuser tout système tendant à afficher vos mérites : que vous devez avoir la conviction que, pour des raisons psychologiques, le ridicule, l'obscurité et la censure sont préférables à la célébrité et aux louanges. Si l'on vous offre des insignes, des titres ou des diplômes, jetez-les immédiatement à la tête de celui qui vous les offre.

---

[45] Voir l'article de B. Latour dans Le Monde du 25 septembre 2020.

[46] « *Les thèses n'ont pas d'avenir. Ce qui court sous les textes, en revanche, et qu'il faut savoir lire, peut révéler, dans une formulation encore imparfaite, des pans cachés de la réalité* ». Achever Clausewitz, éd. Carnets Nord, 2007.

[47] Virginia Woolf, Trois Guinées, Editions des femmes - Antoinette Fouque, 2014 [1977](traduction de Viviane Forrester).

[48] V. Despret, I. Stengers, Les faiseuses d'histoires – Que font les femmes à la pensée. Les empêcheurs de penser en rond, Ed. La Découverte, Paris, 2011. On conseille de lire d'abord les Trois Guinées avant de commencer le livre de Despret/Stengers.

[49] Vous vous rappelez Péguy qui disait que la pauvreté, c'était du pain et des livres. Il faudrait juste ajouter : « et de la musique », considérant que tout art est musique (harmonies, dissonances et fausses notes).

[50] Ce n'est donc pas le fait de tourner tout en dérision (tellement typique de notre époque), mais d'accepter d'être soi-même tourné en dérision.

Par "liberté à l'égard des loyautés artificielles", je veux dire qu'il vous faudra vous débarrasser en premier lieu de tout orgueil nationaliste, et aussi d'orgueil religieux, de l'orgueil lié à votre collège, à votre école, à votre famille, à votre sexe, aux fausses loyautés qui les accompagnent, qui en surgissent. Dès que les séducteurs vous approcheront, qu'ils déploieront leur séduction pour vous suborner et faire de vous leurs captives, déchirez les parchemins, refusez de remplir les fiches ».

On dirait un texte de conversion, mais ce n'est pas le cas (ou peut-être pas). Il s'agit pour les femmes de revendiquer leurs droits humains, mais en se défiant de prendre pour modèles ces hommes que Woolf connaît bien, ces hommes éduqués dont elle et ses pairs[51] sont les sœurs ou les filles, ces hommes éduqués soumis et violents, assoiffés d'argent et de reconnaissance, qui apprennent et utilisent la force plutôt que de la haïr. Et soudain, les quatre « *grands maîtres* » (pauvreté, chasteté, etc.) imposés aux filles et sœurs des hommes éduqués deviennent des maîtres choisis et assumés pour éviter de ressembler aux pères et frères éduqués : « *… l'extraordinaire compétence professionnelle de l'homme éduqué n'a pas amené le monde civilisé à un état des choses pleinement désirable*[52] *[…]. La meilleure éducation du monde n'apprend pas à haïr la force, mais à l'utiliser […]. L'éducation, loin d'enseigner la générosité et la magnanimité aux gens éduqués, les rend au contraire inquiets de préserver leurs privilèges […] À quoi peut donc bien servir une éducation universitaire pour prévenir la guerre ?* »

Il me semble que Woolf ait placé sciemment la pauvreté en tête des quatre vertus. La pauvreté serait la condition principale pour permettre la chasteté, la dérision, la liberté. Ce n'est pas le cas de Despret et Stengers qui les citent dans le désordre : « *… les quatre vertus sans lesquelles, selon Woolf, il n'est pas de liberté intellectuelle : préférer le ridicule ou la dérision à la célébrité et aux louanges ; pratiquer la chasteté, c'est-à-dire le refus de prostituer son cerveau ; s'en tenir à la pauvreté […], maintenir sa liberté à l'égard des loyautés artificielles* ». La pauvreté y est à la plus mauvaise place, la troisième. Et plus curieusement encore, le livre de Despret et Stengers cite la réponse de Françoise Balibar qui omet tout simplement la pauvreté lorsqu'elle rappelle les vertus des filles et sœurs des hommes cultivés.

C'est que le terme « pauvreté » dérange par sa polysémie perverse : il peut tout dire et son contraire. Même l'Église catholique semble confuse quand il s'agit de pauvreté : elle nous invite à la combattre, et en même temps elle la glorifie. Il faudrait s'entendre. Et revenir de nouveau à Péguy[53] qui montrait que la pauvreté ne se situe pas sur une fonction continue entre l'extrême pauvreté (pour parler comme les Nations Unies et la Banque mondiale) et la richesse. Il y a discontinuité totale entre misère et pauvreté. Et entre pauvreté et richesse. L'extrême pauvreté n'est qu'un néologisme utilisé pour éviter le mot misère qui fait peur. Pour s'y retrouver, il suffit d'adopter l'aune de la dignité : la misère est (rend) indigne, elle crée des conditions infrahumaines ; la pauvreté est digne, elle est humaine, très humaine. L'extrême pauvreté choisie et assumée est surhumaine (les moines du désert, Gandhi, sœur Theresa, etc.), elle est tout sauf misérable. L'extrême pauvreté infligée, par dessein ou par défaut, voilà la misère. Quand un Pygmée est libre de chasser dans sa forêt, il est pauvre. Quand on le parque dans un village pour laisser la place libre aux exploitations forestières, il tombe dans la misère, il devient indigent (même « assisté » socialement). On lui a retiré son droit à la pauvreté, il devient l'otage de l'État-providence, c'est l'ironie parfaite. Ses enfants iront à l'école pour apprendre qu'ils sont des cancres.

Woolf encore : « *Fondons donc ce collège nouveau ; ce collège pauvre ; où apprendre est un but en soi ; où l'affichage n'a pas de place ; et sans diplômes ; et sans cours magistraux, sans sermons, et sans les vieilles vanités et manœuvres empoisonnées qui nourrissent la compétition et la jalousie.* »

La différence entre pauvreté et misère est de nature, pas de degré : la seule manière d'éviter le saut dans la misère, c'est de renforcer et d'étendre la pauvreté par le droit. La pauvreté est le seul barrage contre la misère et l'effondrement, et on s'efforce d'y croire, même si Girard n'y croyait plus trop : « *Le droit lui-même est fini, il échoue dans tous les coins ; même d'excellents juristes, que je connais bien, n'y croient plus. Ils voient que cela s'effondre, s'effrite […] La violence a produit du droit qui est toujours, comme le sacrifice, une moindre violence. Qui est peut-être la seule chose dont la société humaine soit capable. Jusqu'au jour où cette digue cède à son tour.*[54] »

Mais continuons du côté de la littérature. Allons du côté d'un des plus grands, Henri Michaux : « *L'homme qui sait se reposer, le cou sur une ficelle tendue, n'aura que faire des enseignements d'un philosophe qui a besoin d'un lit* »[55]. À leur phobie des toi-

---

[51] Remarquez que pair n'a pas de féminin. Pairesse, c'est la femme d'un pair…

[52] Cette phrase est d'une férocité rare. Et pourtant, écrite en 1938, elle ne pouvait même pas préfigurer du pire.

[53] « *On confond presque toujours la misère avec la pauvreté ; cette confusion vient de ce que la misère et la pauvreté sont voisines ; elles sont voisines sans doute, mais situées de part et d'autre d'une limite ; et cette limite est justement celle qui départage l'économie au regard de la morale… On ne parle aujourd'hui que de l'égalité. Et nous vivons dans la plus monstrueuse inégalité économique que l'on n'ait jamais vue dans l'histoire du monde…* ».

[54] Girard, dans Achever Clausewitz.

[55] Poteaux d'angle, Gallimard, 1981.

lettes sèches à litière bio-maîtrisée, on flaire que beaucoup de philosophes contemporains prisent l'oreiller moelleux et la chasse d'eau. Leur tête et leur postérieur sont délicats. Méfions-nous. Laissons-les à leurs amours infinies, à leurs jouissances ineffables, à leur bidet. Nous savons que celui qui conseille l'oreiller est celui qui veut nous endormir.

Restons avec Michaux : « *L'homme blanc possède une qualité qui lui a fait faire du chemin : l'irrespect. L'irrespect n'ayant rien dans les mains doit fabriquer, inventer, progresser. L'hindou est religieux, il se sent relié à tout… Le blanc ne se laisse arrêter par rien*.»[56] Oui, l'homme blanc, particulièrement depuis les Lumières, creuse des routes qui deviennent autant de chemins qui ne mènent nulle part, ou qui ressemblent à des tombeaux, à des fosses communes. L'homme des Lumières « *répond à la limite par l'enjambée* » (A. Finkielkraut), mais très vite il dérape et piétine des morts. Michaux a beaucoup de choses à nous dire : nous y reviendrons dans la suite n°2 à ce « *Droit à la pauvreté* ». Il nous aidera dans notre analyse de l'aide publique au développement des « pays pauvres ». À coup de projets de développement, on a accru l'indigence, avec l'arrogance de ceux qui pensent pouvoir multiplier les pains et les poissons. On en est réduit maintenant à faire de l'humanitaire, de l'humanitarisme. L'humanitarisme, disait Girard, c'est de l'humanisme tari.

Marc Réveillon

[56] Un Barbare en Asie, 1933.

L'obsolescence programmée des séchoirs à linge...

Si, si, vous avez bien lu le titre, nous allons traiter dans cet article un sujet ô combien important sur l'obsolescence programmée des séchoirs à linge. Bien sûr, derrière le côté anecdotique de l'exemple choisi, il faut noter que se cachent des dizaines d'exemples similaires – et internet en montrera plein d'autres – dans lesquels le concepteur a mal (ou bien ?) conçu l'objet pour qu'il tombe en panne très rapidement.

Entrons dans le vif du sujet. Nous avons acquis il y a environ 10 ans, via la Donnerie de Louvain-la-Neuve, un porte-linge (ou séchoir à linge) métallique, pouvant être déplié et permettant d'étendre le linge après une machine. Ce porte-linge est d'âge inconnu. Nous l'avons reçu de la Donnerie sans souvenance de son âge et de son origine.

Compte tenu de l'augmentation des dimensions des habits des membres de notre famille, il nous fallut, l'année passée, acquérir un porte-linge supplémentaire. Ce porte-linge fut acheté neuf dans un magasin quelconque. On notera que le modèle est très similaire.

Comparons les deux séchoirs à linge : à gauche, l'ancien et à droite, le nouveau.

Les modèles sont similaires. Mais tous les éléments qui diffèrent ont été conçus en moins bien dans le second.

1) Les connexions principales : dans l'ancien, les connexions sont soudées ; dans le nouveau, elles sont en plastique. Ces connexions en plastique tiendront moins longtemps (résistance aux rayons UV diminuée) et seront moins facilement réparables (il est plus facile d'acquérir un fer à souder qu'une imprimante 3D).

2) Les positions des petites barres sur les cadres horizontaux : dans l'ancien, les barres sont soudées sur la partie supérieure du cadre, dans le nouveau, sur la partie inférieure. Résultat, si une soudure lâche sur le modèle ancien, la barre est toujours posée sur le cadre, grâce à l'autre soudure. En revanche, sur le nouveau modèle, si la soudure lâche, la barre pliera lamentablement vers le bas sous le poids du linge. (Les ingénieurs noteront au passage, la différence entre une barre posée sur deux appuis et une barre encastrée en porte-à-faux).

3) Si d'aventure, on décidait de retourner les parties horizontales afin que la partie supérieure soit en dessous et vice-versa, on se rend compte que pour le modèle ancien, c'est possible (bien que ça n'apporte rien) et que pour le modèle nouveau, vu la spécificité de la connexion en plastique, c'est impossible. Les pièces sont donc interchangeables sur l'ancien, là où c'est impossible sur le nouveau.

Nous pouvons constater que le nouveau modèle est bien davantage conçu pour qu'à la moindre casse, il faille remplacer l'objet entièrement. Nous sommes donc tout à fait dans un modèle d'obsolescence programmée. Il est bien triste de constater que, même dans les objets banals du quotidien, l'homme parvient à adapter l'objet pour qu'il doive être remplacé plus vite.

François Lapy

Non, le DAB+ n'est pas un cadeau !

Avec les fêtes de fin d'année, quasi exactement comme en 2019, nous avons vu ressurgir des promotions tous azimuts pour le DAB+, jusqu'au placement de produit dans des émissions dédiées pourtant à l'information. Alors nous le redisons clairement :

Non, le DAB+ n'est pas un cadeau !

Il nous privera, à terme, de la précieuse FM

et enclenche tout une série de procédés techniques destructeurs pour l'environnement.

Déjà en 2019, nous nous sommes insurgés contre cette « désinformation » en portant plainte auprès de diverses instances, dont le Conseil de déontologie journalistique. Vous trouverez sur cette page un certain nombre d'informations à cet égard.

Une de nos plaintes est toujours en cours.

Nous préparons une note détaillée sur notre combat et reviendrons vers vous prochainement pour vous donner des informations plus complètes. En attendant :

Ne vous laissez pas piéger !

Le mpOC

Le dictionnaire Novlangue[57]

Biens essentiels : marchandises considérées comme bons objets qui peuvent encore être écoulées sur le marché capitaliste.

[57] Langage réduisant le nombre ou changeant la définition des mots afin de détruire la pensée et de dénaturer la réalité. Ou, dit en langage novlanguien : diminution ou changement de définitions des mots de la langue afin, non pas de rigidifier les conversations, mais de les simplifier.

Covid négatif : personne considérée momentanément comme un bon objet mais qui peut, à tout moment, glisser dans la catégorie des mauvais objets.

Covid positif : personne considérée comme un mauvais objet et priée par conséquent de ne pas infecter les bons objets par l'intermédiaire d'une mise en quarantaine.

Numérique : outil de rencontre indispensable qui prendra, pour le bien-être de tous, encore plus d'importance dans la société de demain.

Professions essentielles : professions considérées comme essentielles à la société, ce qui exclut, entre autres, les professionnels de la culture, mais pas que…

AGENDA

Voir sur notre site *https://objecteursdecroissance.be/*

Rédaction

Ce journal, bien plus qu'un bien de consommation, se veut ouvert et participatif : dès lors, envoyez-nous, si vous le souhaitez, vos réflexions, articles ou propositions d'actions à l'adresse :

escargotdechaine@objecteursdecroissance.be

Vous retrouverez le prochain numéro de *L'Escargot déchaîné* en avril. Peut-être avec votre participation ?

Ont participé à ce numéro

Coordination : Kenny Cadinu

Relecture : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, Bernard Legros, et Fabienne Neuwels

Photo de couverture : François Lapy

Rédaction de ce numéro : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, François Lapy, Bernard Legros, Michèle Gilkinet et Marc Réveillon

Contacter le Mouvement

- Rédaction de L'Escargot déchaîné
  escargotdechaine@objecteursdecroissance.be
- Secrétariat : *info@mpOC.be*
- Porte-parole : *presse@objecteursdecroissance.be*
- Conseil de coordination et de réflexion politique (organe de décision du Mouvement en dehors des AG) :
  info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be
- Groupe local de Liège : *info@liege.mpOC.be*
- Groupe local d'Ottignies-Louvain-la-Neuve :
  info@OLLN.mpOC.be

Ce monde d'acier et d'argent,
Je le fuirai par le premier chemin venu.

Dès le crépuscule je me faufilerai,
Bien avant que le soleil n'éclaire vos usines
Et c'est sans regrets que je prendrai la clé des champs,
Sans remords, sans tristesse et surtout sans argent.

Rien ne peut m'empêcher de fuir un monde devenu fou,
Dévoré par la pollution, par le rendement et les suicides.
Je préfère divaguer sur les sentiers et rêver en chemin.

* * *

Pour un petit enfant,
Pour un peu de lumière,
Pour un malade qui attend,
Pour un pauvre en prière,

Je demande un rien de paix
À ce monde qui tourne fou,
Je voudrais un peu de calme
Pour ces faibles cris,

Je vais demander
Aux radios de se taire,
Aux télés de s'éteindre,
Aux autos de parquer.

Je vais demander
À tous de se recueillir,
Je vais leur demander
D'écouter simplement,

Même si cela semble inutile,
D'écouter cet enfant,
De voir ce peu de lumière,
Ce malade qui attend,
Ce pauvre en prière.

Thierry Fragile

ADHÉRER[58]

Nous ne recevons aucun subside : nous vivons des cotisations de nos membres. Adhérer au mpOC est une manière de soutenir notre action et l'objection de croissance. Nous sommes ouverts à qui le souhaite : n'hésitez pas à venir nous rejoindre et partager vos projets d'actions et vos réflexions avec nous, au sein d'un groupe local, en assemblée générale ou au Conseil de coordination et de réflexion politique !

Bulletin d'adhésion au Mouvement politique des objecteurs de croissance

à envoyer à : mpOC, rue du Rondia 8, 1348 Louvain-la-Neuve

Je soussigné·e

Nom:…… Prénom:……..

Adresse:……

Code postal:…… Commune:……

Informations optionnelles :

Adresse courriel:……..

Tél. fixe:……

GSM: ……

O membre effectif (je souscris au manifeste et aux statuts)

O membre sympathisant (je souscris au manifeste)

Je m'engage à payer la cotisation annuelle sur le compte du Mouvement politique des objecteurs de croissance, 523-0803113-28 IBAN : BE37 5230 8031 1328 - BIC : TRIOBEBB .

La cotisation est libre, à partir d'1 euro. Le montant suggéré est de 30 euros.

DATE:…… **SIGNATURE :**……

• **Vie privée** : le Mouvement s'engage à n'utiliser les données personnelles fournies par ses adhérents que pour les besoins exclusifs de sa communication et de ses activités internes.

• **Adresse courriel** : le courriel est notre moyen de communication préféré pour vous contacter à ce jour de la mise en place de notre organisation (convocations aux assemblées générales, lettres d'information…). Si vous n'en avez pas, vous recevrez les convocations et de l'information par voie postale ; merci d'essayer cependant de nous fournir l'adresse courriel d'un·e de vos ami·e·s.

[58] Vous pourrez télécharger le bulletin d'adhésion à cette adresse : *http://www.objecteursdecroissance.be/spip.php?article22*